

QUAND LE REPORTAGE DÉPASSE LA FICTION

FAITS DIVERS

de Raymond Depardon

Coup dur pour la fiction. Le film le plus excitant qu'il soit possible de voir à l'heure présente est un reportage. Circonstance aggravante : un reportage sur le moins « branché » des milieux, les flics d'un commissariat de quartier. Malgré ce handicap, « Faits divers » passionne. Quand il se termine, on en redemande. La vraie vie est là, pas simple et pas tranquille, mais tellement chaude. Plus chaude que les reconstitutions romanesques. Il y a un faux voleur, une authentique suicidée, des fous, des volés, des voleurs, des couples en bisbille et presque un raton laveur. Tous ces gens observés avec la distance juste, ni trop loin ni trop près.

C'est sans doute que Depardon aime les gens, lui qui donne l'impression, quand il est photographe (voir son superbe album « le Désert américain », paru aux éditions de l'Etoile), de ne goûter que le vide, l'absence, et de n'introduire l'humain dans l'image que par mégarde. Quand il filme, au contraire, il ne lâche pas les êtres. Au point qu'on croit, d'abord, que sa caméra va bouger comme une folle, à vouloir toujours suivre les personnages, selon une pente facile du cinéma-témoin. Crainte vaine. Très vite on perçoit les progrès accomplis depuis son « Numéro zéro », où il contrait la naissance du « Matin ». Il sait varier les angles, se placer au meilleur endroit. Certains cadrages de « Faits divers » sont dignes du meilleur cinéma fictionnel. Avec ce plus : rien n'est inventé. Le sang qu'on voit sur l'écran ne provient pas d'un flacon d'hémoglobine.

En bon journaliste, Raymond Depardon savait que la réussite de son film risquait d'être le triomphe du voyeurisme. Or, au lieu de minimiser le pro-



blème, il a eu le courage de l'affronter-bille en tête. Il ne cache pas (les regards à la caméra, les apartés pour le spectateur le prouvent) que sa présence, même discrète, modifie le comportement des personnes filmées. Loin de les freiner, quand elles veulent « jouer », il les laisse faire. C'est une autre façon de révéler leur vérité.

D'autre part, il assume l'obscénité de sa propre démarche. Dans l'impudeur, il faut savoir aller jusqu'au bout. D'autres auraient hésité à montrer les larmes du mari sanglotant près du cadavre de sa femme suicidée. Depardon ose, dans un panoramique superbe, montrer les deux. Le corps abandonné sur le lit souillé, et les sanglots de l'homme. Nul ne connaît ces personnes,

dont nous ne savons rien, et pourtant une telle image cause autant d'émoi que le plus fort des mélés.

Comme par ailleurs bien des scènes (en particulier la reconstitution d'un vol de portefeuille) sont à mourir de rire, « Faits divers » pourrait passer pour le plus racoleur des films. Or il s'agit du plus profond. Le premier à nous faire prendre conscience (dans la scène où des marginaux, dans une cave, croient que la caméra est un nouvel abus de pouvoir de la police) de ce secret bien gardé depuis l'origine du cinéma : toute caméra, par essence, est un flic.

MICHEL MARDORE

Saint-André-des-Arts, 6^e (326-48-18) ; Balzac, 8^e (561-10-60) ; Entrepôt, 14^e (542-67-42) ; Parnassiens, 14^e (329-83-11).